

Les enfants de Jacques Cartier de Paul Sérant

Jean-Marc Barrette

Number 2, 1992

Une opération de maillage pour renforcer les liens entre les isolats de langue française

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004428ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004428ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Barrette, J.-M. (1992). Review of [*Les enfants de Jacques Cartier* de Paul Sérant]. *Francophonies d'Amérique*, (2), 231–233. <https://doi.org/10.7202/1004428ar>

LES ENFANTS DE JACQUES CARTIER DE PAUL SÉRANT

Jean-Marc Barrette
Université d'Ottawa

À l'heure où l'étude des minorités gagne en popularité, le journaliste Paul Sérant veut aider ses compatriotes et tous les autres francophones du monde à mieux connaître et comprendre la situation des francophones de l'Amérique du Nord. Avec *Les Enfants de Jacques Cartier : du Grand Nord au Mississippi, l'Amérique de langue française* (Robert Laffont, 1991, 290 p.), l'auteur propose une vulgarisation de l'histoire depuis Jacques Cartier jusqu'à nos jours, en embrassant tout le continent. Tâche ardue, il va sans dire, à laquelle même un Nord-Américain oserait à peine s'atteler. Et le mérite est d'autant plus grand que ce qui peut paraître aller de soi pour nous, peut s'avérer très complexe pour un Européen, surtout pour replacer et comprendre les systèmes politiques.

Mais, ce qui frappe d'abord, c'est le ton des propos qui laissera le lecteur sceptique. Ainsi, lorsque Champlain accompagna le Père Joseph Le Caron pour convertir les Amérindiens, Paul Sérant écrit qu'ils durent parcourir « pas moins de quatre cents lieues dans des régions peuplées de *fauves*, de *serpents* et d'insectes *venimeux*, avant d'arriver au pays des Hurons, entre la baie Géorgienne et le lac Simcoe ». (p. 32, nous soulignons.) Si cette façon d'écrire était monnaie courante à la fin du siècle passé, cette vision romantique n'a plus sa place dans un livre qui se veut sérieux et actuel. D'ailleurs, tout ce qui touche à l'exploration, au peuplement des rives du Saint-Laurent et aux mouvements de colonisation est empreint de ce romantisme qui confine souvent au sensationnalisme digne de journaux à potins.

Outre ce style suranné, le lecteur pourra aussi reprocher à Sérant de faire une interprétation partisane et biaisée des événements passés. Par exemple, il écrit : « Le développement du commerce devint alors aussi fructueux pour les autochtones que pour les Français eux-mêmes. » (p. 37) Personne aujourd'hui en Amérique du Nord n'ose plus prétendre cela. L'économie de la Nouvelle-France a reposé sur les épaules des Amérindiens et cette exploitation éhontée n'a profité qu'aux Européens. Et si, tout à coup, par remords de conscience, Sérant se porte à leur défense, c'est d'une façon fort malhabile, surtout lorsqu'il parle des « incidents survenus pendant l'été 1890 [*sic*, 1990] entre les Indiens Mohawks et l'armée canadienne au nord de Montréal ». (p. 146)

Même si Sérant nous fournit des détails intéressants et des anecdotes, la précision de son information laisse à désirer. Les erreurs s'accumulent de façon délirante. Ainsi, il désigne l'oligarchie coloniale dans les termes de « Family Contact » (p. 133) plutôt que Family Compact, et il fait de Lester B. Pearson le « président du Canada » (p. 174), de René Lévesque, « un excellent président » (p. 186). De plus, la crise d'Octobre aurait eu lieu en 1969 (p. 180) et, mieux encore, la création de TV Ontario remonterait à 1887 (p. 237)!!!

Et les faussetés sont malheureusement répandues ainsi partout sur l'Amérique. En Acadie, aux élections de 1978, une « *formation acadienne*, le Nouveau Parti démocratique (N.P.D.), double elle aussi le nombre de ses sièges ». (p. 221, nous soulignons, même si tout le monde sait que le NPD n'est pas un parti proprement acadien et qu'il n'a pas fait élire de député en 1978.) En Ontario, « [...] *Le Droit*, est toujours le principal organe des catholiques de la province ». (p. 230) Disons plutôt le journal des Franco-Ontariens, car sa vente au groupe *UniMédia* (une entreprise privée) a eu lieu en 1983-1984.

Bref, on a l'impression qu'un touriste français est venu en Amérique et qu'il a décidé de publier ses notes de voyage. Son incompréhension totale de la situation politique actuelle, autant aux États-Unis qu'au Canada, en est une autre preuve.

Il faut croire aussi que l'éditeur n'a pas fait relire les épreuves avant la publication, se fiant sûrement à la réputation de l'auteur qui a une bonne vingtaine de livres à son actif. Une simple relecture aurait pu faire de ce livre un *best-seller*. La maison d'édition Robert Laffont a manifesté ici un manque flagrant de professionnalisme. Et tout fait défaut, jusqu'aux cartes géographiques qui ne sont pas aux bons endroits : il faut intervertir les cartes des pages 228 et 248, et ramener la carte de la page 212 à la page 262. En outre, si le résumé laissait entrevoir une exploration équitable de tout le continent, on constate que plus des trois quarts du livre traite du Québec.

De plus, comme si on pouvait encore en ajouter, Sérant se fait moralisateur envers ses compatriotes (il y a des exemples éloquentes aux pages 84 et 90) et condescendant avec les Nord-Américains. Entre autres, il en profite pour régler ses comptes avec Voltaire, qui était plutôt froid par rapport à la colonisation de l'Amérique (on se rappellera ses « quelques arpents de neige »), et termine en disant : « [...] il faut rappeler à nos amis canadiens qu'en dépit de son exceptionnel talent littéraire, Voltaire ne représente nullement le meilleur de l'esprit français. » (p. 102) Commentaire avec lequel plusieurs Nord-Américains ne seraient pas d'accord.

Certes, l'entreprise de Sérant était louable au départ, mais les résultats restent pitoyables. On peut aussi mettre en doute ses sources et ses références qui proviennent souvent de livres ou d'articles publiés dans les années 1940, 1950 ou 1960. Cela se reflète dans une écriture qui semble empruntée, par bout, à une autre époque. Terminons avec cet échantillon re-

marquable où Sérant se fait l'apologiste, voire l'hagiographe de Champlain : « Il s'est révélé grand administrateur, tant vis-à-vis de ses compatriotes que vis-à-vis des autochtones. Enfin, il n'impressionna pas moins ses compagnons par sa force d'âme que par ses aptitudes d'homme d'action. Ce pionnier d'une foi religieuse profonde était aussi un homme gai et dynamique, en même temps que toujours dévoué à l'intérêt général. Sans lui, comme sans ses prédécesseurs, et peut-être davantage encore, on ne pourrait parler aujourd'hui de francophonie nord-américaine. » (p. 37) Saint Samuel de Champlain, priez pour nous!